



Rousseau, André «L'éclectisme intellectuel et linguistique de Karl Bühler : de l'axiomatique aux schèmes cognitifs. », *Les dossiers de HEL* [supplément électronique à la revue *Histoire Epistémologie Langage*], Paris, SHESL, 2004, n°2, disponible sur Internet : <http://htl.linguist.jussieu.fr/dosHEL.htm>

André ROUSSEAU

Université Charles de Gaulle-Lille 3, SELOEN - EA 2455

L'éclectisme intellectuel et linguistique de Karl Bühler : de l'axiomatique aux schèmes cognitifs.

1. Présentation

Le nom même Karl Bühler (1879-1963), qui a beaucoup publié jusqu'en 1936, date de son exil pour les Etats Unis, et dont la *Sprachtheorie* (1934) reste pour qui sait et veut la lire une mine d'idées et de suggestions aujourd'hui encore, appelle quelques constats :

1) Il y a une douzaine d'années encore, Bühler était pratiquement un inconnu en France ; un exemple illustre parfaitement cette situation : au Colloque sur la *Déixis* (Paris, 8-9 juin 1990), j'étais le seul avec la regrettée Maria-Elizabeth Conte (Pavie) à évoquer la théorie de la déixis qu'il avait le premier développée dès 1934. Aujourd'hui, Bühler redécouvert peu à peu est devenu un sujet à la mode, presque une sorte de caution de bonne conscience, allant même parfois jusqu'au gadget ; il fait l'objet de cours dans pratiquement toutes les Universités allemandes : en communication et en sémiotique surtout, un peu moins en linguistique.

2) Mais il reste au fond, et même aujourd'hui, aussi peu connu en Europe qu'aux États Unis, malgré quelques tentatives isolées méritoires (A. Eschbach, A. Rousseau ou J. Valsineeer et quelques autres). Ainsi, son nom n'est même pas mentionné dans un ouvrage français, *L'énonciation : de la subjectivité dans le langage*, lui qui a créé la théorie de la déixis ; et un ouvrage allemand sur la *Denkpsychologie* ne cite qu'une fois son nom, quasiment en passant.

3) Bühler est un inclassable, c'est presque un lieu commun de le dire ou le redire ; il a tenu un rôle non négligeable en philosophie, par son influence sur les *Investigations philosophiques* (1953) de Wittgenstein, comme l'a parfaitement démontré K. Mulligan (1997 et ici-même), en psychologie par sa querelle avec Wundt à propos de la méthode introspective, en linguistique par ses nombreuses publications de syntaxe, de phonétique et de phonologie, et surtout sa *Sprachtheorie*. Mais il ne suffit pas de constater cette dispersion apparente, il faut l'expliquer scientifiquement, car Bühler n'avait rien d'un instable.

Cette étude, qui fait suite à plusieurs articles déjà publiés sur Bühler, sur le contenu desquels je ne reviendrai pas, à de rares exceptions près, traitera d'abord de l'activité intellectuelle de Bühler, en

cherchant essentiellement à en dégager l'unité profonde ; ensuite il faudra examiner la construction interne de la *Sprachtheorie* du point de vue qui était celui de Bühler, c'est-à-dire comme une épistémologie renouvelée de la linguistique, riche de nouveautés à son époque ; enfin une attention particulière mérite d'être portée à certaines pages de cet ouvrage majeur, celles dans lesquelles il propose une analyse très moderne des « schèmes cognitifs », faisant incontestablement œuvre de précurseur.

2. L'activité intellectuelle de Bühler

L'activité intellectuelle de Bühler est caractérisée par un éclectisme parfaitement assumé, embrassant un vaste secteur des sciences humaines. Cet éclectisme ne signifie nullement un éclatement, ni de sa personnalité, ni de sa doctrine mais il est indispensable à la nature même des recherches qu'il avait entreprises sur le fonctionnement et les lois de la pensée.

2.1. Les années d'apprentissage

A vrai dire, Bühler s'était préparé de longue date, pratiquement dès sa jeunesse, à une formation pluridisciplinaire, pour employer l'expression à la mode, dont profiteront ensuite toutes ses publications majeures. Commencant par des études de médecine, il soutient d'abord à l'Université de Fribourg (en Brisgau) une thèse de médecine sur la physiologie de la vision des couleurs (*Beiträge zur Lehre der Umstimmung des Sehorgans*) le 8 août 1903 auprès de von Kries, puis il continue ensuite des études de philosophie à l'Université de Strasbourg, ponctuées par une seconde thèse sur la psychologie dans la pensée du philosophe écossais Henry Home (*Studien über Henry Home*), soutenue le 5 novembre 1904. Après avoir été « *wissenschaftlicher Mitarbeiter* » un semestre (1904-05) à Berlin auprès de Stumpf et le semestre suivant à Bonn (1905) auprès de Benno Erdmann, psychologue et logicien, ce qui explique sa connaissance de la phénoménologie de Husserl, il revient à Fribourg comme assistant en médecine, avant de s'orienter durablement vers la psychologie à Würzburg et de devenir en 1906 l'assistant d'Oswald Külpe (1862-1915), auprès duquel il va passer son habilitation le 28 mai 1907 sur « Faits et problématique concernant une psychologie des processus de la pensée », qui expose des idées neuves pour l'époque et qui est publiée en trois livraisons dans la revue *Archiv für die gesamte Psychologie* (9, 1907 : 297-365 ; 12, 1908 : 1-23 & 24-92). Assistant de Külpe à Würzburg (1906-1909), puis à Bonn (1909-1913), et à Munich (1913-1915), où il succède à Külpe comme Professeur le 31 janvier 1915.

2.2. Unité et cohérence du champ de recherche

Ainsi, Bühler a délibérément orienté ses recherches vers l'étude du fonctionnement de la pensée, spécialité qui relèverait de ce que l'on appelle communément aujourd'hui la « psychologie cognitive »

(*Denkpsychologie*). Ces recherches pointues, à l'interface de la psychologie de la pensée et de la linguistique, ont amené Bühler à considérer que les unités de la pensée (dans la mesure où l'on peut employer cette expression) sont des « pensées » (terme déjà employé par Frege), *i.e.* des contenus non-matérialisés d'expériences. Les rapports entre les pensées sont établis à l'aide du « sens » (*Sinn*). La compréhension des pensées est réalisée grâce à l'intégration dans les expériences vécues jusqu'à présent : c'est l'assignation logique à une place dans le processus global, ce que Bühler appelle « *logische Platzanweisung* » (par ex. le « *Aha-Moment* »). Cette discipline très pointue requiert une formation et une compétence dans plusieurs domaines, dans lesquels Bühler s'illustre par une démarche personnelle : l'approche psychologique, voire physiologique, des faits est primordiale et Bühler en proposera une description nouvelle, introspective, ce qui déchaînera la polémique avec Wundt et rendra du même coup Bühler célèbre ; un examen des manifestations linguistiques de la pensée est indispensable, car la langue relève fondamentalement de la *Darstellung* ; enfin, une démarche essentiellement scientifique, nourrie principalement des doctrines de Kant et de Husserl.

2.3. Les creusets de réflexion

Dans les trois champs mentionnés, dont il ressentait profondément l'unité et la convergence, Bühler va développer une activité spécifique à chaque fois au sein d'un groupe de recherche et de réflexion, dont trois jalonnent sa vie de chercheur : qu'il s'agisse de l'« École de Würzburg » (1894-1909), que Bühler rejoint en 1906, ou du « Cercle de Vienne » (1924-1936), avec lequel Bühler a dû avoir des relations plus étroites qu'on ne le reconnaît habituellement, ou encore du « Cercle Linguistique de Prague » (1926-1938), que Bühler a fréquenté assidûment avec Nicolas Troubetzkoy, qui donnait lui aussi des cours à l'Université de Vienne.

1) L'« École de Würzburg » — Le fondateur de la « psychologie de la pensée », connue sous le nom d'« École de Würzburg », est incontestablement Oswald KÜLPE (1862-1915), qui abandonna la psychologie associationniste de Wilhelm Wundt pour se consacrer à l'étude du fonctionnement de la pensée chez l'homme, conçue comme une activité orientée et volontaire. Quatre disciples ont marqué de leurs noms les principales recherches : Narziß ACH (1871-1946) cherchant à déterminer les tendances dominantes dans les processus de pensée ; Karl MARBE (1869-1953) qui deviendra le directeur de l'Institut après le départ de Külpe pour Munich en 1909 ; Otto SELZ (1881-1944), qui réduit la pensée à des actes volontaires, sans représentations, ni associations ; enfin Karl BÜHLER, qui mit en lumière le rôle joué par l'« *Aha-Erlebnis* ». Si certains tiennent Otto Selz pour aussi brillant que Bühler, ce qui est loin de faire l'unanimité parmi les membres du groupe, ce dernier a été le seul à s'être tourné vers cette « pluridisciplinarité » pointue, extrêmement rare à son époque, qui voit au contraire l'éclosion de disciplines nouvelles, spécifiques et autonomes, qu'il s'agisse de linguistique (Saussure), de sociologie (Durkheim) ou de psychologie (Wundt).

La méthode d'analyse introspective avec un observateur extérieur, alors initiée par Bühler, est très présente dans la *Sprachtheorie*, sous l'étiquette générale d'« *Erlebnispsychologie* » (1934 : 132 sv.) ou

sous la forme d'« *erlebnispsychologische Interpretation* » (1934 : 250). Cette notion d'« *Erlebnis* » rythme les principales démonstrations présentées par Bühler : « *Bedeutungserlebnis* » (1934 : 58), « *Erlebnis der syntaktischen Schemata* » (1934 : 252), « *Aha-Erlebnis* » (1934 : 311) et ouvre des perspectives nouvelles et prometteuses à une psycholinguistique.

2) Le « Cercle de Vienne ». — L'initiateur de ce Cercle est Moritz SCHLICK (1882-1936), qui fut assassiné à l'Université dans les conditions que l'on sait. Appelé à succéder à Ernst MACH à Vienne en 1922, il devint le collègue entre autres des BÜHLER, Karl et Charlotte, et prit l'initiative dès 1924 de créer un cercle de discussions scientifiques d'où naîtra le « Cercle de Vienne » et sa célèbre revue *Erkenntnis*. Les principaux participants réguliers à ces réunions avaient nom : Rudolf CARNAP (1891-1970), Otto NEURATH (1882-1946), Herbert FEIGL (1902-1988), Hans HAHN (1879-1934), Friedrich WAISMANN (1896-1959), Kurt GÖDEL (1906-1978), etc. A partir de 1926, le « Cercle de Vienne » prit de l'ampleur et attira de nouveaux membres extérieurs, venus d'autres Universités comme A.J. AYER (1919-1989), W.V.O. QUINE (1908-2000), Carl HEMPEL (1905-1997), Alfred TARSKI (1902-1983) et même, si l'on ose dire, des membres épistolaires, tel Ludwig WITTGENSTEIN (1889-1951), qui a entretenu avec Bühler des rapports étroits (Mulligan, 1997).

Quel rôle a pu jouer Bühler dans ce Cercle, lui qui n'est souvent qu'à peine ou même pas du tout mentionné ? Nous savons que Bühler a lutté contre la conception trop « physicaliste » du « Cercle de Vienne », leur reprochant de méconnaître la spécificité des langues naturelles : à côté des « signes symboliques », caractéristiques du « *Symbolfeld* » et appartenant à la sématologie, il existe aussi des « signes monstatifs », apparaissant dans le « *Zeigfeld* ». Une chose est sûre : les rapports personnels entre Bühler et Schlick étaient excellents, car ils avaient finalement une formation qui les rapprochait beaucoup : si Schlick a bien écrit sa Dissertation sur la lumière en 1904 à Berlin sous la direction de Max Planck, il a séjourné pendant deux ans (1908-1910) à Zurich pour faire des études de psychologie. Un fait plaide en faveur de notre interprétation : le jeune Karl POPPER (1902-1994) fréquenta les cours de Bühler à Vienne dans les années 1925, reconnaissant avoir été beaucoup influencé par Bühler et il soutint sa Dissertation « *Zur Methodenfrage der Denkpsychologie* » en 1928 devant un jury composé des coexamineurs Bühler et Schlick. Ils ont en effet un point commun, qui n'a — à ma connaissance — jamais été souligné : à la méthode fondée sur l'introspection personnelle chez Bühler correspond le psychologisme et la théorie de l'expérience chez Schlick, comme l'a parfaitement montré Alberto Coffa (1991 : 171-178).

3) Le « Cercle Linguistique de Prague ». — Peu de temps après la création du « Cercle de Vienne », se constitue à Prague, à l'initiative de Vilém Mathesius, en 1926-27, un « Cercle Linguistique », animé notamment par Roman Jakobson et Nicolas Troubetzkoy. Bühler a fréquenté régulièrement, en compagnie de Troubetzkoy, le « Cercle Linguistique de Prague », qui rassemblait le Gotha de la linguistique européenne et dont il était la caution philosophique. Il a dû y rencontrer Tesnière et certains points de syntaxe sont communs chez Bühler et Tesnière (cf. infra). Il a même

publié deux articles dans les T.C.L.P. : « Phonetik und Phonologie » (IV, 1931 : 22-53) et « Das Strukturmodell der Sprache » (VI, 1936 : 3-12), ce dernier juste avant son départ d'Europe.

Il est sûr que Bühler devait jouir d'une autorité certaine au « Cercle Linguistique de Prague », comme deux faits l'attestent sans équivoque : Troubetzkoy d'abord, se référant explicitement à l'*Axiomatik* (1933) et à la *Sprachtheorie*, a calqué sa division de la phonologie sur les trois fonctions de Bühler : « Le schéma de Karl Bühler reste également valable pour le côté phonique du langage. [...] Nous projetons en quelque sorte les différentes particularités de la parole sur trois plans différents : le plan expressif, le plan appellatif et le plan représentatif » (1957 : 16) ; R. Jakobson, autre membre du C.L.P., ajoutera plus tard, en 1963, quelques fonctions supplémentaires aux trois fonctions essentielles identifiées par Bühler. Les travaux de Bühler étaient alors reconnus des spécialistes, au moins dans la mouvance du C.L.P. Et J. Fontaine présente bien la personnalité de Bühler comme « une autre autorité [...] venue infléchir le structuralisme pragois, c'est celle de Karl Bühler, professeur à Vienne depuis 1922. C'est lui qui est le répondant philosophique de l'aspect fonctionnaliste du structuralisme pragois. Dans la pensée de Saussure, la fonction n'est pas reconnue comme une “force” constitutive de la langue, si bien qu'elle n'entre jamais dans le champ de l'analyse saussurienne. Au contraire, pour Bühler, la fonction est essentielle au langage... » (1974 : 54), conçue comme une composante dynamique de la parole. Cette conception nouvelle de la notion de *fonction*, non au plan de la langue — ce qui serait tout à fait banal —, mais dans l'activité comportementale, est un apport décisif de Bühler à la théorie linguistique.

2.4. L' « École Viennoise » de Karl Bühler.

De même que l'on parle d'une « École de Graz » avec Alexius von MEINONG (1853-1920), célèbre pour sa « théorie des objets » (1904), je me demande également, avec Fiorenza Toccafondi et d'autres, s'il ne conviendrait pas de relancer cette expression — qui a existé —, pour rendre compte de l'activité intellectuelle et de l'influence décisive que Bühler a pu exercer pendant les seize années passées à Vienne (1922-1938) sur une quantité de jeunes penseurs dans le cadre du *Psychologisches Institut*. Ce rayonnement de la pensée de Bühler est perceptible dans plusieurs numéros de deux revues, dans lesquelles publiaient Bühler et ses disciples : *Archiv für die gesamte Psychologie* et *Zeitschrift für Psychologie*. Plusieurs disciples, notamment E. BRUNSWIK, P. LAZARSELD, F. KAINZ ou L. KARDOS, appartiennent au premier cercle, alors que d'autres, comme K. POPPER, L. WITTGENSTEIN ou K. LORENZ reconnaissent volontiers leur dette à l'égard de Bühler. Mais, là encore, il y aurait lieu de procéder à des recherches plus approfondies, en partie déjà amorcées.

3. La Sprachtheorie, une épistémologie de la linguistique

Le développement précédent a permis de recentrer la place de la linguistique, et donc de la *Sprachtheorie*, dans l'œuvre de Bühler, ce qui est absolument nécessaire pour bien en mesurer les attentes et les objectifs. Considérée dès lors essentiellement comme le versant linguistique d'une réflexion globale sur la « psychologie cognitive », la *Sprachtheorie* de Bühler, précédée par de nombreux essais antérieurs (1918, 1919, 1922, 1923, 1928, 1931, 1932, 1933), apparaît au linguiste comme une entreprise épistémologique de grande ambition et de vaste envergure sur le langage et les « faits de langue ». Cette épistémologie commence par une axiomatique, qui révèle d'entrée sa filiation à Aristote et à Kant. Rappelons les propriétés spécifiques dégagées par Bühler qui forment le contenu de cette science appelée « *Sprachwissenschaft* ».

3.1. Les fonctions de l'acte de langage

Partant de la thèse platonicienne de la langue comme instrument de communication, Bühler propose de la représenter par le modèle de l'*Organon*, au sein duquel il identifie trois fonctions essentielles : *Darstellung*, *Ausdruck*, *Appell*. La fonction centrale est évidemment la fonction médiatrice de « représentation », qui figure dans le sous-titre de l'ouvrage et qui exprime la convention tacite de tout échange, car elle justifie à elle seule que le langage puisse avoir aussi une fonction d'expression et d'appel. Cette conception est aussi le reflet des théories linguistiques de son époque, auxquelles il reproche d'être trop « unilatérales » (au sens propre par rapport à son schéma). En effet, comme ce sera bien souvent le cas, Bühler reprend en fait des éléments disparates chez d'autres auteurs, dont il propose une synthèse englobante. Il en est ainsi, pour ce qui est des « fonctions du langage » : Bühler reprend d'abord la notion de « *Kundgabe* » à Wilhelm WUNDT, qui n'avait considéré le langage que comme « expression » ; ensuite par opposition radicale à Wundt, E. HUSSERL (1918 : 8) ne reconnaît lui, comme Bolzano, qu'une valeur de représentation, « *Darstellung* », devenue centrale chez Bühler ; enfin, Anton MARTY insiste sur la fonction d'appel (« *Auslösung* »), comme le signale Bühler lui-même (1922 : 62). En interprétant le schéma, devenu « classique », de Bühler (1934 : 28), on ne peut manquer d'observer que ces trois fonctions sont en fait ordonnées et hiérarchisées entre elles : c'est par la relation d'interlocution (locuteur-auditeur) ou d'intersubjectivité, qui exerce son propre contrôle sur l'échange communicatif, que le langage accède à la fonction objective de représentation.

3.2. La sématologie

Si Saussure avait découvert la nature sémiologique (ou séméiologique) du langage, Bühler propose pour sa part le terme de « sématologie », expression qu'il emprunte en fait, sans le citer, à

l'ouvrage de l'Anglais Benjamin Humphrey SMART: *Outline of Sematology* (1831) London, Richardson (cf. Sebeok, 1983: 359-360; Jaan Valsiner, 1998: 28). Aux trois fonctions précédentes reconnues comme caractéristiques de l'acte de langage, correspondent ici trois fonctions du signe: le « symptôme », qui est un signe transmis à l'issue d'une expérience (*Erlebnis*); le « symbole », où « *verbum stat pro re* », selon la formule médiévale; le « signal », par lequel le signe indique un « appel ». Il est évident que tout signe est potentiellement apte à exercer ces trois fonctions (1934: 28).

Le fonctionnement du langage comme système « sématologique » repose sur deux propriétés spécifiques que Bühler définit parfaitement, d'une part l'abstraction et d'autre part la pertinence (*Relevanz*), que Bühler associe au sein du principe de « pertinence abstractive » (1934: 40-48). Comme toujours, Bühler reprend le problème à la base en creusant ce qui se cache derrière la formule de la scolastique médiévale: « *aliquid stat pro aliquo* ». Il analyse ce processus de représentation (*Vertretung*) en ces termes :

Il doit toujours y avoir possibilité pour une double détermination de ce concret: l'une fait abstraction de la fonction du représentant d'être le représentant pour le déterminer ainsi, c'est-à-dire en tant que ce qu'il est ou serait pour soi. La seconde conception, en revanche, cherche et trouve en lui les propriétés auxquelles est attachée la représentation. Dans le cas de l'objet ayant statut de signe, il s'agit toujours et uniquement de facteurs abstraits, grâce auxquels et au moyen desquels le concret fonctionne « en tant que » signe. J'ai appelé ce phénomène fondamental pour la théorie de la langue *principe de la pertinence abstractive* et je l'ai illustré par la distinction entre phonétique et phonologie¹.

C'est un principe que semble avoir forgé Bühler lui-même à partir des études de Heinrich Gomperz (1873-1942)², philosophe viennois appartenant lui aussi au *Wiener Kreis*, mort à Los Angeles, qui étudie les étapes évolutives de catégories telles que la substance, l'identité, la relation et la forme au sein d'une conception de la vision du monde (*Weltanschauungslehre*). Bühler en dégage les deux principes clés, complémentaires et indissolublement pour lui: celui de pertinence et celui d'abstraction.

Il est utile de rappeler, pour l'histoire des idées linguistiques, que c'est Bühler qui a introduit le principe de la « pertinence abstractive » dans la phonologie pragoise et dans la définition du phonème, comme le reconnaît N. Troubetzkoy dans ses *Principes de Phonologie* (p. 45 de la trad. fr. par Cantineau): « Karl Bühler considère le phonème comme “une marque phonique sur la figure du mot”, ce qui convient bien à la conception du mot comme silhouette et concorde tout à fait avec notre définition du phonème, de même que la « pertinence abstractive » que Karl Bühler considère avec raison comme le fondement et le support logique de notre conception du phonème. (Voir T.C.L.P. IV: 22-53).

¹ Bühler renvoie lui-même à son article sur « Phonetik und Phonologie » (T.C.L.P. IV, 1931: 22-53).

² Bühler cite deux publications de Gomperz: un ouvrage *Semasiologie* et un article « Über einige philosophische Voraussetzungen der naturalistischen Kunst » in: *Beilage zur Allgemeinen Zeitung*. Nr. 160 & 161 (14. & 15. Juli 1905)

En outre, Bühler en a tiré deux conséquences essentielles, qu'il a soulignées dans sa *Sprachtheorie*, bien avant d'autres linguistes qui ont cru pouvoir s'attribuer la paternité de l'une d'entre elles. Bühler part de la constatation que la langue dispose d'un stock d'unités lexicales, qu'il appelle « symboles », susceptibles soit de signifier par eux-mêmes, soit de constituer, avec d'autres symboles, des « parties de phrase » (il s'agit des groupes syntaxiques) et ensuite des phrases — ce qui est connu sous le nom de « dogme du lexique et de la syntaxe » (*Ausdruckstheorie*, 1933 : 71). Bühler était habitué dans ses tests d'analyse à utiliser toujours des phrases ; mais la psychologie de l'enfant, qu'il pratiquait avec Charlotte, attachait de l'importance au son et au phonème (T.C.L.P. 6). Ainsi, l'idée lui est venue naturellement de chercher à expliquer la continuité dans la construction du matériau des langues.

En d'autres termes, Bühler a mis l'accent sur deux principes essentiels dans le fonctionnement des langues : d'une part, il a démontré le principe d'organisation associative du matériau des langues en 1934, bien avant que l'on ne parle de « double articulation » ; d'autre part, il avait également découvert le corollaire de ce premier principe, à savoir que la langue est capable d'une productivité infinie, dont il définit le mécanisme en ces termes : « arriver à représenter à l'aide d'un stock limité de conventions et aussi de structures linguistiques la diversité illimitée de manière suffisamment différenciée et exacte » (1934 : 76).

Comme nous le soulignerons dans le troisième chapitre, Bühler n'oublie pas la syntaxe, car l'accent est mis également sur la notion de « structures linguistiques » (« *Sprachgebilde* »).

3.3. Champ monstratif (*Zeigfeld*) et champ symbolique (*Symbolfeld*)

La grande dichotomie bühlérienne est incontestablement celle qui divise l'exercice du langage en signes monstratifs, les déictiques, et en signes symboliques, ayant une signification conventionnelle. Même si les déictiques étaient connus bien avant Bühler, ayant déjà fait l'objet, chez ses contemporains, de quelques études spécifiques (Brugmann, 1904 pour les néo-grammairiens ; Frege, 1918 pour les logiciens), la *Sprachtheorie* expose la première grande théorie sur la déixis, à laquelle se référera H. Frei en 1940 dans son article sur « les systèmes déictiques ». Les déictiques exercent essentiellement une fonction de désignation (*Hinweisfunktion*), alors que les mots symboliques ont à la fois un sens et une référence, pour reprendre la terminologie de Frege. Les « systèmes déictiques » ont un centre, qui en est l'*origo*, déterminée par la présence et la situation du locuteur. Bühler distinguera trois types de déixis : la « *demonstratio ad oculos* », c'est-à-dire une déixis directe ; l'anaphore et la cataphore, terme nouveau, créé par Bühler, ce qui n'est pas souvent porté à son crédit (1934 : 121, note 1), qui effectuent une transposition ; enfin la « *deixis am Phantasma* », déixis appliquée à l'absence ou à l'imaginaire.

Il ne faudrait pas en conclure pour autant que la cloison est totalement étanche entre les deux champs. Constatant que les indices ont la faculté de remplacer les expressions symboliques, il en vient

à se demander, ce qui est légitime après tout, si les noms et les mots symboliques n'auraient pas eux aussi la possibilité de remplacer les indices ou les déictiques. Et certains de ses collègues lui signalent des cas de ce genre dans les langues amérindiennes et en japonais. Or, depuis longtemps, nous avons répertorié des exemples de ce genre en gotique, langue germanique antique, attestée au IV^{ème} siècle par une traduction de la Bible sous la direction de Wulfila :

L 4,9 : wairp þuk þapro dalap « jette-toi d'ici en bas ! »

Dans cet exemple, le lexème gotique *dal-* « vallée » est privé de toute valeur référentielle de « vallée », puisqu'il désigne uniquement un point de chute par rapport au locuteur. Étant pourvu de marques de cas locaux, propres aux déictiques, il a totalement un fonctionnement de déictique. Voilà un exemple symétrique de celui de l'anaphore, qui manifeste, pour Bühler, « du point de vue sématologique la coopération ou le rapprochement fonctionnel le plus remarquable entre ces deux classe de mots » (1934 : 300).

3.4. La notion complexe de « *Feld* »

Bühler emploie à plusieurs reprises, dans la *Sprachtheorie*, le mot « *Feld* », sans pour autant faire référence à la même notion, ce qui complique évidemment l'interprétation. Il n'y a qu'une constante : à chaque fois, la notion en cause est héritée de la psychologie de son époque et il faut alors se tourner vers les psychologues du début du siècle.

La notion de « *Feld* » employée dans les expressions « *Zeigfeld* » et « *Symbolfeld* » correspond à une notion large de ce mot, qui venait d'être conceptualisée en 1931 par un psychologue dont le nom est resté lié à la « *Feldtheorie* » : Kurt LEWIN (1890-1947)³, Professeur à Berlin, a publié à cette date, avant de partir aux Etats-Unis, un essai célèbre *The Transition from an Aristotelean to a Galilean Way of Thinking in Biology and Psychology*, dans lequel il définit la « théorie du champ » par le fait que « le comportement humain est la fonction liée à la fois à la personne et à l'environnement », ce qu'il exprime par la formule suivante : $B[\text{ehaviour}] = f \{ P, E \}$. Appliquée à la langue, cette « théorie du champ » explique très simplement la dichotomie proposée par Bühler en deux zones de référence : d'un côté, le secteur de la personne, dont relève le « *Zeigfeld* », et de l'autre, le domaine environnemental, auquel appartient le « *Symbolfeld* ».

Mais quand Bühler utilise l'expression « *Feldwert* » par opposition à « *Symbolwert* », à notre sens, il ne s'agit absolument pas de la même notion de « *Feld* » : ce second emploi nous semble être beaucoup plus restreint que le premier et Bühler lui-même nous aide à déterminer l'origine du mot et de la notion. Il écrit à ce sujet : « L'expression et la notion d'*Umfeld*, telles qu'elles sont employées ici,

³ Même si le nom Kurt LEWIN n'est pas directement cité dans la *Sprachtheorie*, il faut savoir que Bühler organisait le mercredi des soirées de discussions et qu'à plusieurs reprises il y fut question de recherches émanant de K. Lewin, comme le rapporte Lajos Kardos (*Studien über Bühler*, p. 34)

viennent de la doctrine des couleurs. [...] La moindre petite tache colorée sur une surface donne l'impression d'être influencée par l'*Umfeld* de la tache. L'influence de l'« *Infeld* » et de l'« *Umfeld* » est, est-il besoin de le préciser, réciproque » (1934 : 154). Et il ajoute : « Il n'est pas nécessaire de prouver à un spécialiste que l'*Umfeld* le plus important et le plus intéressant d'un signe linguistique est son *contexte* ; le signe isolé y apparaît en liaison à ses semblables et la liaison elle-même se révèle être un *Umfeld* efficace » (1934 : 155). Cette notion d'*Umfeld* est issue des études sur la perception des couleurs menées par Ewald HERING (1834-1918).

Mais il faut se garder d'assimiler trop rapidement *Umfeld* à contexte. En effet, Bühler n'hésite pas à écrire : « il existe des cas d'absence de contexte, mais nullement des cas d'absence d'*Umfeld* » (1934 : 155). Et de rappeler alors qu'il existe trois types différents d'emploi de signes hors contexte : d'abord des « *empraktische Nennungen* » (= « des dénominations utilisées dans la pratique »), pour lesquelles la succession même des actions agit comme un « *Umfeld* », constituant un « *sympraktisches Umfeld* » (= « un champ constitué par l'ensemble de la pratique »); il existe également des cas de « *symphysisches Umfeld* » (= « champ formé par l'environnement physique »): un Frigidaire, une Singer, etc. (ce sont mes exemples !); enfin, il y a les ellipses ou phrase inachevées: la notion d'*Umfeld* est alors appliquée à la syntaxe et évoque le « schème de la phrase » (cf. infra), ce que Bühler appelle « *synsemantisches Umfeld* » (= champ constitué par l'environnement sémantique de la phrase »).

Je me demande — et poser la question, c'est en même temps y répondre — si cette notion d'*Umfeld* ne serait pas finalement assez proche chez Bühler, *mutatis mutandis*, de la notion de référence dans la théorie de Frege (qui distinguait, lui, *Sinn* et *Bedeutung*)⁴. Sans utiliser explicitement le terme de « référence », Bühler propose de distinguer différents types de repères dans des situations concrètes. On comprendrait alors beaucoup mieux les raisons qui ont conduit certains à voir dans Bühler un fondateur de la pragmatique. C'est la richesse, dévoilée une fois de plus par les méthodes d'analyse de la psychologie, de la notion d'environnement qui aurait conduit Bühler à répercuter ces résultats dans sa théorie linguistique.

3.5. Sens et valeur

Il y a chez Bühler plusieurs manières d'aborder la question du sens. Ainsi, certains aspects de sa méthode relèvent très nettement d'une analyse de type béhavioriste. En décrivant le fonctionnement de l'*Organon* (1934 : 26), Bühler se livre à une expérience, celle constituée par le bruit de la pluie, déclenchant le cycle stimulus-réponse, qui n'est pas sans rappeler au lecteur averti un passage bien connu de Bloomfield (*Language*, 1933), dans lequel celui-ci nous rapporte une sorte de « fable » avec ses trois protagonistes, Jack, Jill et la pomme. Il est clair que Bloomfield et Bühler abordent les faits

⁴ Dans un article précédent (Rousseau, 2001), j'avais déjà associé en quelque sorte la conception de Bühler aux distinctions rigides introduites par Frege (1892).

linguistiques par le biais d'une expérience comportementale, et qu'ils mettent délibérément le sens entre parenthèses au profit du comportement. Mais Bühler se sépare nettement du béhaviorisme en cherchant à fonder une véritable théorie de sens en prenant précisément ses distances par rapport à Husserl, qui avait tenté de la construire uniquement à partir des actes : « ... on est obligé de considérer que la théorie de la structure traditionnellement dérivée du modèle authentique de l'*Organon* dans le langage et par conséquent du traitement objectif de la langue et également *le facteur social* de la langue ont logiquement la priorité ou au moins la parité vis-à-vis d'une théorie des actes rapportée au sujet. » (1934 : 69).

Il est important de noter que Bühler a recours lui aussi au même terme que Saussure, « valeur » (all. *Wert*), certainement pour les mêmes raisons que Saussure lui-même, puisqu'il s'agit dans le circuit de la parole d'un échange à tous les sens du mot. Si l'interprétation qui vient d'être proposée est correcte, les deux notions de « *Symbolwert* » et de « *Feldwert* » reviendraient alors à distinguer deux formes du sens : l'une émanant du sens fixe attribué dans le système et par des « conventions intersubjectives » et l'autre puisant dans le contexte immédiat un apport toujours renouvelé de sens. Cette description du sens resituée à son époque, est extrêmement neuve car elle anticipe sur certaines descriptions d'un Oswald Ducrot lorsqu'il distingue, pour un énoncé, sens littéral et sens contextuel.

Bühler évoque le problème du sens dans le cas, fréquent en allemand, d'associations de signes, c'est-à-dire la répartition du sens au sein des mots composés. Il aborde ce problème en psychologue traitant chaque élément du mot composé comme un individu face à un autre individu. Il fait alors appel à des notions proposées en 1890 par Christian von Ehrenfels (1859-1932) : *Übersummativität* « sur-sommativité » (« sommativité majorante ») et son contraire, *Untersummativität* « sous-sommativité » (« sommativité minorante »), élaborées dans le cadre de l'école de Meinong (1853-1920) à Graz. Partant de l'idée exprimée par Ehrenfels que « le tout représente plus que l'addition des parties » (= *Übersummativität*), il la corrige aussitôt par le principe d'*Untersummativität* en reconnaissant qu'il s'agit de deux principes complémentaires, qui appartiennent au même phénomène psychique.

Le mot composé allemand *Salonlöwe* « homme de salon ; homme du monde » lui permet d'illustrer le fonctionnement de ce double principe : il observe que la sphère sémantique de *Löwe*, qui évoque surtout « soif de sang », « esprit belliqueux », est réduite par *Salon*, tandis que le mot *Salon* étend sa sphère en désignant plutôt une « couche sociale ». Ce fonctionnement d'un « double filtre », d'une « double sélection », qui conduit à la fois à retrancher et à ajouter, représente « une des questions centrales de la psychologie des langues » (1934 : 349-350) et s'explique finalement selon Bühler par « le commerce intersubjectif que l'homme fait avec les signes ». Cette théorie de Bühler, qui anticipe sur la théorie de l'énonciation, s'oppose vigoureusement à l'invariance des signifiés.

4. L'émergence des « schèmes cognitifs »

Une énième relecture des passages consacrés à cette question (1934 : 248-255) nous convainc, une nouvelle fois, que notre lecture s'inscrit directement dans la pensée de Bühler, qui peut être

ramenée schématiquement à trois moments essentiels, dont l'un concerne les « schèmes de pensée », qui remontent à Kant, comme le reconnaît bien volontiers Bühler, et qui sont à la base de certaines théories connexionnistes actuelles.

4.1. L'analyse de Bühler

Dans cette problématique qui est au cœur de la « psychologie de la pensée », Bühler distingue trois moments essentiels dans le fonctionnement de l'esprit humain ; la relation entre ces trois étapes sera une relation de hiérarchisation : l'état de choses à exprimer (*Sachverhalt*) est ramené à tel ou tel « schème ou modèle de pensée », qui à son tour déclenche tel ou tel « schéma syntaxique ». A chaque fois, la relation est ordonnée et le schéma syntaxique retenu est bien l'émanation de tel ou tel « modèle de pensée ». Bühler apporte la preuve de l'existence des « *Denkmodelle* » en se référant au schématisme de Kant et celle des schémas syntaxiques en évoquant l'expérience des « schémas syntaxiques », qu'il a eue en 1907. C'est une fois de plus une démonstration qui fonctionne sur la base de l'*Erlebnis*, c'est-à-dire de l'introspection.

Bühler, qui a été le premier à reprendre de Kant la notion de « schème organisateur » (*ordnendes Schema*), a bien résumé ses idées dans ces lignes où il évoque son *Habilschrift* de 1907 : « Au cours d'une analyse de la pensée mise en expression, je découvris en 1907 l'expérience des *schèmes syntaxiques*. [...] Parfois il arrivait que le contenu et le schème de représentation en langue ne coïncidaient pas, de sorte que même au regard des psychologues qui décrivaient cette expérience, les deux données faisaient étonnamment l'objet d'une saisie séparée. Mais, tout le temps, il était reconnu que *l'un ou l'autre schème syntaxique, totalement ou partiellement vide, précédait la formulation proprement dite d'une réponse et guidait d'une manière visible la parole factuelle.* » (1934 : 252-253)

4.2. Schème et schématisme chez Kant

Kant était convaincu que l'esprit humain est un instrument discursif qui ne peut être efficace que lorsqu'il est approvisionné en informations. L'objet de connaissance (Meinong), que Kant appelle « unité d'aperception » et qui précède l'expérience n'a pas de contenu par lui-même. Mais Kant s'est efforcé de montrer par sa doctrine du schématisme que les *catégories* ne sont pas vides, mais que pour chacune d'entre elles (substance, cause, possibilité, réalité, nécessité, etc.) il est possible d'établir un « schème pur ». Dans la *Kritik der reinen Vernunft* (1781, ²1787), Kant est le premier philosophe à avoir proposé la notion de « schème » et la méthode dite du schématisme pour rendre compte du sens des concepts au sein d'une théorie de la connaissance. Kant part du fait que les schèmes procurent aux catégories leur signification : « Les catégories, sans schème, ne sont donc que des fonctions de l'entendement relatives aux concepts, mais elles ne représentent aucun objet. Leur signification leur vient de la sensibilité qui réalise l'entendement, tout en le restreignant. » (1969 : 194)

Les schèmes possèdent, selon Kant, la propriété essentielle d'être des intermédiaires entre la sensibilité et l'entendement : « Il est clair qu'il doit y avoir un troisième terme qui soit homogène, d'un côté, à la catégorie, de l'autre, aux phénomènes, et qui rende possible l'application de la première au second. Cette représentation intermédiaire doit être pure (sans aucun élément empirique) et cependant il faut qu'elle soit, d'un côté, intellectuelle, et de l'autre, sensible. Tel est le schème transcendantal. » (1968 : 187-8).

4.3. Bühler et le connexionisme moderne

Plus récemment, cette notion de « schème cognitif » a été placée au centre des recherches cognitives menées dans le cadre du P.D.P. (*Parallel Distributed Processing*) par D.P. Rumelhart et P. Smolensky (1986) notamment. Or, il est révélateur que Bühler et les cognitivistes contemporains se réclament les uns et les autres directement de Kant. Paul Smolensky précise clairement l'objectif de ces recherches : « L'idée centrale est qu'il existe effectivement des relations intéressantes entre les propriétés de niveau supérieur des systèmes connexionnistes et les structures mentales telles qu'elles sont formulées symboliquement. » (1992 : 92).

Or Bühler s'interroge longuement au § 22 sur le sens à donner à l'ordre des éléments à propos notamment des composés nominaux et aussi verbaux : « Pourquoi l'antéposition du membre déterminant dans le composé nominal est-elle la règle et pour ainsi dire le cas naturel ? » (1934 : 334). Certes, il reconnaît parfaitement la pertinence de deux fonctions liées à deux ordres : la fonction attributive et la fonction prédicative, tout en opposant de ce point de vue les langues romanes aux langues germaniques. Mais en fin de compte, il situe judicieusement cette question au plan cognitif : « Peut-être devra-t-on, pour aborder vraiment la chose, *pénétrer plus profondément dans les processus de psychologie de la pensée concernant la composition linguistique.*⁵ » (1934 : 355). En outre Bühler a noté à plusieurs reprises que le type caractéristique de la relation de dépendance se rencontre également dans le domaine de la perception des objets et des actions.

On peut alors reconnaître que Bühler a pratiquement mis en place, à une époque où les études de ce type commençaient juste à poindre, tous les outils méthodologiques nécessaires à une appréhension cognitive de l'énoncé des langues naturelles, à partir de la notion centrale de « schème organisateur » mémorisé.

5. Conclusion

Il est bien difficile d'essayer de tirer des conclusions, tant les aspects de l'entreprise de Bühler sont multiples. En prenant un peu de hauteur, il est possible de juger de son originalité, des résultats obtenus et aussi des difficultés rencontrées.

⁵ Passage souligné par nous (A.R.).

L'originalité de Bühler est incontestablement d'avoir mené des recherches à l'interface de la philosophie, de la psychologie et de la linguistique, ce qui lui permet d'écrire à la fois des ouvrages de psychologie et des études de linguistique, pour peu qu'un aspect l'emporte sur l'autre. Mais il faut bien sûr rappeler que les méthodes d'approche et de description des processus psychologiques et celles des faits de langues ressortissent à des méthodologies différentes: le béhaviorisme a obtenu d'excellents résultats en psychologie, alors qu'il est totalement dépassé en linguistique. A cet égard, Bühler a eu entièrement raison de souligner, à maintes reprises, la spécificité des faits linguistiques. Les données de la linguistique sont des « faits de langues », différents de ceux de la physique⁶, de la physiologie, de la psychologie (1934: 9, 15). En effet, ils sont fondés sur le principe de l'abstraction, plus précisément de la « pertinence abstraite » (1934: 28-30; 40 sv.) Les signes linguistiques tirent leur valeur non de leur nature matérielle, mais d'après les traits de nature abstraite qui les distinguent des autres signes du système. Il confère une insistance particulière à cette « abstraction », c'est-à-dire à proprement parler à ce retrait des données concrètes, quand il écrit déjà dans *Die Krise der Psychologie*: « Le “sens en soi”, détaché de la communauté linguistique où il prend sa valeur, ce serait une notion tout aussi irréalisable que “l'argent en soi”, détaché du circuit économique où il a cours. » (1927: 126) Et il ajoute: « Ce sens n'est pas une propriété existentielle des structures porteuses de sens, mais un élément fonctionnel et valoriel, tout à fait comparable à la valeur attribuée à l'argent-papier. » (1927: 131) On voit apparaître, dans cette quête du sens, le lien entre l'abstraction, la pertinence et le sujet parlant, qui représente la trame sur laquelle Bühler a construit sa *Sprachtheorie*: « Les choses sont ainsi, comme nous l'avons expliqué [...]: sans la fixation d'un but, sans la relation au sujet, il est absolument impossible de constituer la notion de sens. Les choses et les événements du monde sont, pour celui qui les vit, chargés d'autant de sens qu'il est capable, tant bien que mal, de le leur extraire ou de le leur attribuer, mais toujours de le *situer*. » (*ibid.*: 132)

La question essentielle qui traverse l'œuvre de Bühler peut être formulée ainsi: Dans quelle mesure, Bühler a-t-il réussi à maintenir cette spécificité du langage, lui qui opère la plupart du temps avec des notions héritées de la psychologie, voire de la philosophie? Ou: Bühler a-t-il su adapter — et de quelle manière? — les notions empruntées à la psychologie à une étude spécifique du langage et des phénomènes langagiers? C'est là certainement que réside l'enjeu majeur de l'entreprise originale de Bühler.

⁶ Comme il l'a souligné à plusieurs reprises au « Cercle de Vienne ».

Références⁷

- BÜHLER, K. (1907). « Remarques sur les problèmes de la psychologie de la pensée », *Archives de Psychologie* 6, 376-386.
- BÜHLER, K. (1907-08). « Tatsachen und Probleme zu einer Psychologie der Denkvorgänge » (= Habil.-Schrift).
- I. « Über Gedanken » in: *Archiv für die gesamte Psychologie* 9, 297-365.
- II. « Über Gedankenzusammenhänge », *A.g.P.* 12, 1-23.
- III. « Über Gedankenerinnerungen », *A.g.P.* 12, 24-92.
- BÜHLER, K. (1920). « Kritische Musterung der neueren Theorien des Satzes », *Indogermanisches Jahrbuch* 6, 1-20.
- BÜHLER, K. (1927). *Die Krise der Psychologie*. Jena, Fischer.
- BÜHLER, K. (1931). « Phonetik und Phonologie », *Travaux du Cercle linguistique de Prague* 4, 22-53.
- BÜHLER, K. (1933a). « Die Axiomatik der Sprachwissenschaften », *Kantstudien* 38, 19-90.
- BÜHLER, K. (1933b). *Ausdruckstheorie*, Jena, Fischer.
- BÜHLER, K. (1933c). « L'onomatopée et la fonction représentative du langage », [= un chapitre de la *Sprachtheorie* traduit par Geneviève Bianquis], *Psychologie du langage*. Paris, Alcan.
- BÜHLER, K. (1934). *Sprachtheorie. Die Darstellungsfunktionen der Sprache*. Jena, Gustav Fischer.
- BÜHLER, K. (1936). « Das Strukturmodell der Sprache », *Travaux du Cercle linguistique de Prague* 6, 3-12.
- COFFA, A. (1991). *The Semantic Tradition from Kant to Carnap. To the Vienna Station*, Cambridge, Cambridge University Press..
- EHRENFELS, C. von (1890). « Über Gestaltqualitäten ». in: *Vierteljahresschrift für wissenschaftliche Philosophie* 14, 249-292.
- ESCHBACH, A. (éd.) (1984). *Bühler-Studien*. Bd 1 & 2, Frankfurt/Main, Suhrkamp.
- ESCHBACH, A. (1988). *Karl Bühler's Theory of Language*. Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins.
- FONTAINE, J. (1974). *Le Cercle linguistique de Prague*, Tours, Mame.
- HUSSY, Walter (1984, 1986). *Denkpsychologie*, Bd 1 & 2. Stuttgart, Kohlhammer.
- JANKE, W. & SCHNEIDER, W. (éd.) (1999). *Hundert Jahre Institut für Psychologie und Würzburger Schule der Denkpsychologie*, Göttingen/Bern/Toronto/Seattle, Hogrefe Verlag.
- KANT, I. (1968 [1787]). *Kritik der reinen Vernunft*. Frankfurt/Main, Suhrkamp.
- MULLIGAN, K. (1997). « The Essence of Language: Wittgenstein's Builders and Bühler's Bricks », *Revue de métaphysique et de morale* 2, 193-215.
- ROUSSEAU, A. (1992). « La déixis: un problème de logique et de philosophie du langage », M.A. Morel & L. Danon-Boileau (éd.), *La Déixis* 365-374, Paris, PUF.
- ROUSSEAU, A. (2000). « Bühler et la subjectivité » in: *Germanica* 26, 163-184.

⁷ Nous sommes contraint, tant les publications de Bühler et sur Bühler sont nombreuses, de ne citer que les plus importantes d'entre elles.

- ROUSSEAU, A. (2001): « Réflexions théoriques et historiques sur la théorie de Bühler: les systèmes déictiques et les cas locaux », A.M. Loffler-Laurian (éd.), *Études de linguistique générale et contrastive. Hommage à Jean Perrot*, 387-398, Paris, CRELS.
- ROUSSEAU, A. (2003). « La théorie syntaxique de Karl Bühler », *Histoire de la syntaxe de 1870 à 1940* (A. Rousseau éd.), *Modèles linguistiques* 46, 59-76.
- ROUSSEAU, A. (2003 sous presse). « Kognitive Schemata in der Satzstruktur », *Mélanges pour François Schanen*, D. Baudot & I. Behr (éds.), Tübingen, Stauffenburg.
- RUMELHART, D.E.:SMOLENSKY, P.:MAC CLELLAND J.L.:HINTON, G.E. (1986). « Schemata and sequential thought processes in parallel distributed processing models », Mc Clelland & Rumelhart Research Group (éds.), *Parallel Distributed Processing: Explorations in the Microstructure of Cognition Vol 2, Psychological and Biological Models*, Cambridge/Mass, MIT Press.
- SEBEOK, T. A. (1983). « Karl Bühler », Krampen/Öhler/Posner/Sebeok/Üxküll (ed.), *Classics of Semiotics*, 359-360, New York & London, Plenum Press.
- SEBESTIK, J. & SOULEZ, A. (éd.) (1986). *Le Cercle de Vienne: doctrines et controverses*, Paris, Méridiens/Klincksieck.
- SMOLENSKY, P. (1992). « IA connexionniste, IA symbolique et cerveau », Andler Daniel (éd.), *Introduction aux sciences cognitives*, 77-106, Paris, Gallimard.
- VALSINER, J. (ed.) (1998). *The Legacy of Karl Bühler, From Past to Future I*. School of Psychology, Clark University, Massachusetts.
- VIGNAUX, G. (1991). *Les sciences cognitives: une introduction*, Paris, La Découverte.
- WUNDERLICH, D. (1969). « Karl Bühlers Grundprinzipien der Sprachtheorie », *Muttersprache* 79, 52-62.